

## PRÉFACE

### LA RHÉTORIQUE... MALGRÉ TOUT

L'école, depuis l'invention du « Gymnasium », a beaucoup fait pour la rhétorique. Fondant sur elle, dès l'aube de la Première modernité, sa méthode et son système progressif d'enseignement, elle a assuré pour deux bons siècles son empire que conforta longtemps une latinité rénovée et tôt étendue à l'espace européen tout entier. Mais elle a fait aussi son malheur en la réduisant peu à peu, et au XIX<sup>e</sup> siècle particulièrement, à un corps de figures et de tropes, catalogue substantiellement scolastique de termes bizarres, truffés souvent de confusions (celle, par exemple, persistante, entre métonymie et synecdoque), rappelant même parfois les listes absurdes de syllogismes de l'Université médiévale.

En vérité, le regain d'intérêt sinon toujours de faveur dont elle bénéficia au début des années 1950 et durant la décennie 1960-1970<sup>1</sup>, fit apparaître très vite, grâce d'abord à des critiques esthéticiens dont le rayonnement allait de beaucoup au-delà des seuls cercles académiques – Roland Barthes et Gérard Genette en premier –, le caractère en vérité extrêmement riche et complexe autant qu'historiquement variable et controversé de cette notion comme de tout ce qu'elle impliquait. « Ancienne » ou « restreinte »<sup>2</sup> selon les épithètes que lui accolèrent les deux coryphées de la nouvelle interprétation des faits d'écriture, elle apparaissait par contraste sous la forme d'un double phénomène, d'une part inscrit dans la longue durée braudelienne (qui s'impose d'ailleurs au même moment) et, d'autre part, globalisant, autrement dit pouvant être défini comme une des structures multiséculaires majeures tant de l'art du discours que d'une pensée de la mise en relation. En retournant aux textes qui la fondent, ceux, grecs, d'Aristote, et ceux, latins, de *La Rhétorique à Herennius*, de Cicéron et de

- 1 Basil Muntéano, « Principes et structures rhétoriques », *Revue de littérature comparée*, 30 (1956), p. 318 sq. et « Humanisme et rhétorique. La survie littéraire des rhéteurs anciens », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 58 (1958), p. 145 sq. En Allemagne paraît dès 1949 le livre de Klaus Döckhorn, *Die Rhetorik als Quelle des vorromantischen Irrationalismus in der Literatur- und Geistesgeschichte*. Un grand écho marqua la publication de *Macht und Wirkung der Rhetorik. Vier Aufsätze zu Ideengeschichte der Moderne*, Bad Homburg v.d.H., 1968. Le rapport entre rhétorique et théâtre a été étudié dès 1970 par Wilfried Barner, *Barockrhetorik. Untersuchungen zu ihren geschichtlichen Grundlagen*, Tübingen, puis Jean-Marie Valentin, *Les Jésuites et le théâtre*, Bern, 1978, 3 vol. (2<sup>e</sup> éd., Paris, Desjonquères, 2001).
- 2 Roland Barthes, « L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire », *Communications*, 16 (1970), p. 172-229 ; Gérard Genette, « La rhétorique restreinte », *ibid.*, p. 158-171.

Quintilien, mais aussi en s'interrogeant sur sa pratique, l'*ars oratoria* proprement dit, on faisait remonter à la surface un continent qui, pour être selon toute apparence englouti, n'en avait pas moins poursuivi une existence largement clandestine, faite de ruptures et de continuités, mais aussi de métamorphoses.

Prenons garde de tomber dans le piège de l'affirmation d'une omniprésence de la rhétorique, car l'enjeu qui la sous-tend depuis les dialogues platoniciens et leur charge contre les sophistes, ce n'est rien de moins que la question même de la Vérité. Lorsque Kant oppose, dans sa *Menschenkunde* [*Anthropologie*] de 1781-1782, Cicéron à Démosthène, il reproche encore au premier de s'être appliqué surtout à « séduire » (« *einnehmen* ») ses auditeurs pour d'autant mieux les tromper (« *betrügen* ».) Cette sorte de « double jeu » serait alors un effet direct et intentionnel d'une technique de maniement de la langue dégradée en manipulation, l'appel aux émotions (*pathé*) cessant d'être conciliable avec la recherche motivée du vrai.

8 La rhétorique – c'est là une évidence pour notre temps – avait donc une *histoire*<sup>3</sup>. Mais en même temps, la tentative pour constituer celle-ci en récit butait sur des conflits reparaissants qui, ou bien aboutissaient à restreindre le champ de son action, discursif, esthétique et social, ou bien soulevaient le problème de sa rivalité avec la philosophie, ou bien encore, à l'époque moderne, se heurtaient à une incompatibilité de l'*ars bene dicendi et persuadendi* et de la démarche scientifique. Ainsi Ramus (Pierre de la Ramée) en quête d'une nouvelle structure organique du savoir, faisait-il se croiser les positions aristotéliennes et la méthode qui est au fondement des *Éléments* d'Euclide (*Aristotelicae animadversiones*). Qu'il dût en résulter un bouleversement de la classification des savoirs ne fait aucun doute. Chez Ramus, ce changement se traduit par la sujétion de la rhétorique à la dialectique, dès lors élevée au rang de vrai lieu de la démarche inductive. Toutefois, Ramus retire dans un même mouvement à la rhétorique trois de ses parties essentielles : l'invention, la disposition et la mémoire. De cette sorte, la rhétorique pour le coup vraiment « restreinte », ne conservait plus en propre que l'*elocutio* et l'*actio*. La conséquence a d'ailleurs une portée qui dépasse ce cas particulier dans la mesure où s'affirme une tendance forte : celle du démantèlement du système en cinq parties. Or, il était entendu depuis l'Antiquité, y compris dans la version augustinienne de la *rhētorica sacra*, que la *technè* était complète ou n'était pas.

3 Du côté français, l'illustration (tardive) de cette prise de conscience a été donnée par les participants des séminaires organisés au Collège de France sous l'égide de la Fondation Hugot durant les années 1990. Les résultats en ont été publiés par les Presses universitaires de France sous la direction de Marc Fumaroli, *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne 1450-1950*, 1999.

L'effet du cartésianisme, qui doit beaucoup à Galilée et à Bacon pour tout ce qui ressortit à l'argumentation et se perçoit aisément dans les traités de Port-Royal, fut plus radical encore. La démarche de l'auteur du *Discours de la méthode*, jadis élève à La Flèche des jésuites et donc solidement nourri de saine doctrine cicéronienne, avait pour objectif suprême la séparation du vrai et du faux. Dans cet éclairage, la question du vraisemblable, référence identitaire de la littérature, se trouvait *a priori* réglée par la négative. *A contrario*, toute la production de Vico<sup>4</sup>, des discours « inauguraux » aux diverses et successives éditions de la *Scienza Nuova*, a eu pour but de remettre en question cette prétention de la *philosophia critica* que le penseur napolitain tenait pour indéfendable, dommageable à la *cultura ingeniorum* et à la vitalité des savoirs.

Avant d'en venir à l'autre grand moment, le kantien, de la pensée antirhétorique, d'autres précisions s'imposent. La première concerne ce que nous appellerions aujourd'hui la « demande sociale ». Elle fut triple et n'a cessé d'opérer des glissements de plus en plus nets vers une substitution de savoirs spécialisés et parcellaires à la voie royale des lettres culminant dans l'efflorescence universelle de la parole belle. Sans doute, dans des siècles où l'oralité accompagnait et soutenait les rituels sociaux et politiques, la pratique de la « harangue » et de l'« adresse » par exemple a-t-elle marqué pour un temps les exigences qu'imposait désormais la mise en place de l'État administratif. Toutes les grandes monarchies, mais également les multiples États territoriaux, principautés civiles et ecclésiastiques du vaste Empire, réclamaient des gestionnaires formés au(x) droit(s), à la comptabilité, à l'économie – du xvi<sup>e</sup> siècle à la diffusion continentale du mercantilisme, appelé ailleurs caméralisme, le mouvement ne connaît ni exceptions, ni retours en arrière, ni pauses durables. La rhétorique apparaît alors à beaucoup inutile, et d'abord aux plus conséquents partisans d'un monde marchand comme on le voit à l'exemple de Locke. Mais sans aller jusqu'à ces positions extrêmes, l'heure semble souvent venue d'adapter la rhétorique aux besoins nouveaux. Ainsi voit-on fleurir des manuels destinés aux épistoliers et aux secrétaires. Il n'est pas jusqu'à l'*actio*, traditionnellement placée au cœur d'un ensemble qui privilégie, sur la base de l'*ars vocis et gestus*, ce qui fait le lien entre l'orateur, le prédicateur, l'avocat et l'acteur, qui ne s'émancipe à son tour. C'est dans ce processus qu'il convient de situer l'apparition puis la multiplication des traités sur le comédien qu'inaugure en France (mais Lessing en traduit de longs passages dans la première livraison de sa *Theatralische Bibliothek* en 1754) le livre éponyme (1747) de Pierre Rémond de Sainte-Albine. À cette évolution qu'il désapprouvait au fond, Gottsched avait opposé en 1730, l'idée, héritée

4 Voir mon étude dans l'*Histoire de la rhétorique...*, *op. cit.*, p. 823-878 (avec bibliographie).

des Anciens et selon lui toujours valable pour les Modernes, d'une rhétorique complète (*Ausführliche Redekunst*), enseignée et pratiquée en ses cinq parties.

De ce point de vue, ces premières Lumières, qui sont aussi la forme prise en Allemagne par un classicisme littéraire national et largement inspiré du modèle français des années 1660<sup>5</sup> et du normativisme préceptoral de Boileau, se caractérisent par un effort en vue de reconsolider un héritage qui menace ruine. Songeons que même les jésuites allemands de la province de Germanie supérieure autorisent la parution à Munich en 1727 de la *Dissertatio de actione scenica* du Père Franciscus (Franz) Lang, alors que Gottsched continue à se réclamer, trois ans plus tard, des oraisons funèbres de Fléchier ou de celles de König (il s'agit dans ce dernier cas du texte prononcé lors des funérailles de l'Empereur Léopold I<sup>er</sup> à Vienne en 1705.) De même, le théâtre qui, dans ses variantes littéraires jésuite et silésienne (protestante) avec Avancini, Gryphius et Lohenstein, se donnait pour la réalisation insurpassable (texte et jeu) de la glorieuse tradition comprise toujours comme un tout indissociable, va désormais, au nom de la proximité et de la recherche d'une action empathique, rompre définitivement avec des langages plus accueillants au jeu des affects qu'aux mouvements intériorisés et individualisés de la psychologie. Si le rejet par Lessing des options prises par Gottsched a des causes stratégiques et esthétiques de longue date connues dans le détail, elle est largement aussi tributaire de ce bouleversement. L'effort qu'avait conduit Vico en Italie n'avait d'ailleurs pas rencontré en Allemagne l'écho qui eût pu être le sien, spécialement dans le domaine de l'épistémologie des savoirs – ce ne sera fait qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. De ce fait, la rhétorique apparaît alors assaillie de tous les côtés. Obstacle, croit-on, à la marche en avant de l'esprit scientifique sans quoi il n'est pas de modernité, elle est comprise, surtout dans l'espace protestant, comme un frein aux évolutions de la société nouvelle, le niveau élevé de style auquel elle accorde la priorité étant lui-même remis en cause comme étranger à une sensibilité juste, vraie, susceptible d'être partout partagée<sup>6</sup>.

Il est évidemment consolant de se dire que la négation se fait encore souvent par le recours à des moyens que l'*ars* n'aurait pas reniés. Mais ce serait se faciliter les choses que de se satisfaire de cette pirouette intellectuelle. Non, la rhétorique n'a pas imposé son empire à l'Allemagne du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les continuités sont réelles dans le Sud et l'Autriche catholiques jusqu'aux années 1850 environ, mais ceci ne compense pas cela et le modèle culturel réformé tend à prévaloir partout. Le déclin est indubitable, et les marques de mépris qu'on témoigne,

5 Ce que les Allemands appellent « classicisme » (la décennie weimarienne 1796-1805) correspond en fait, au plan européen, à un néo-classicisme.

6 Se reporter à notre ouvrage Gotthold Ephraim Lessing, *Dramaturgie de Hambourg*, traduction nouvelle intégrale, commentaire et introduction, Paris, Klincksieck, 2010.

à l'instar de Kant, à ce que le philosophe nomme *eloquentia corrupta*, signale autant une incompréhension qu'une hostilité nées du sentiment de se trouver face à des formes de penser, de sentir et de dire aux antipodes des nouvelles certitudes.

Peut-on d'autre part faire fond sur une autre forme d'auto-aveuglement né de la conviction que l'histoire de la rhétorique est faite de phases d'éclipses et de renaissances ? Le volume publié en 1999 aux Presses universitaires de France pourrait à première vue venir en renfort à la thèse d'une suite de déséquilibres compensés par autant de rééquilibrages. Michel Magnien, par exemple, parle, pour la période 1536-1572, d'une « rhétorique reconsidérée ». Pierre Laurens, traitant du Néerlandais Vossius et des années 1600-1625, met en avant à ce propos un « réaménagement de l'édifice rhétorique ». J'ai, pour ce qui me concerne, évoqué une « contestation » et une « restauration de la rhétorique », spécifiques à mes yeux de l'arc chronologique qui s'étend de 1690 à 1930. Françoise Douay-Soublin a soutenu le point de vue selon lequel les « pratiques et les institutions » propres à la rhétorique dans la France du XIX<sup>e</sup> siècle reposeraient sur le triptyque « restauration, renaissance, remise en cause » – pour suivre un chemin inverse, le processus décrit ici contient les mêmes éléments constitutifs que ceux précédemment évoqués. Antoine Compagnon croit à son tour pouvoir relever ce qu'il nomme, non sans une belle audace dans l'affirmation, « la réhabilitation de la rhétorique au XX<sup>e</sup> siècle » (mais ne s'agit-il pas surtout de l'intérêt qu'on lui porte ?).

Je serai bien le dernier (et les raisons en seront à chacun obviées) à m'inscrire en faux contre un phénomène réitéré au cours du temps. Mais enfin comment ne pas voir que ces nouveaux essors procèdent à chaque fois de « réaménagements » (le terme est de Pierre Laurens<sup>7</sup>) qui incluent pertes et glissements presque toujours, gains plus rarement ? Un autre enseignement que l'on peut retirer de l'entreprise, en soi *de facto* encore très empirique, des Presses universitaires de France, réside dans la présence répétée dans les titres des chapitres du terme d'« éloquence » sous lequel sont volontiers subsumés les états dans lesquels la rhétorique « refaite » s'engage dans un nouvel âge. Le sens commun l'entend comme proche, voire synonyme de rhétorique. Or, ainsi qu'il apparaît clairement dans lesdites études, il n'en est rien, l'éloquence visant à plus de simplicité pour ne se préoccuper que de l'ornement d'un discours au contenu général dépourvu de valeur poétique. L'idée de totalité représentée par la coïncidence et l'interaction des fameuses cinq parties n'est pas le *telos* de l'éloquence. Dans l'enseignement universitaire ou le débat politique, elle s'épuise en « effets de tribune » (ou « de chaire ») ou soutient, dans les affaires d'État, une conception

7 *Histoire de la rhétorique, op. cit.*, p. 499.

partisane. L'art (délibératif) du débat, sauf dans la tradition anglo-saxonne menace alors – c'est particulièrement vrai avec la Révolution française – de se dégrader en affirmations apodictiques contradictoires qui vivent du choc des idées et de la recherche de la suprématie. La trop fameuse « tyrannie de la parole » se profile à l'horizon. Est-ce au demeurant tout à fait un hasard si la Révolution dissout les Académies et ferme les salons, portant par cette brutale décision un coup fatal à la belle histoire de la sociabilité ?

12 La question que pose le beau et savant livre de Christine de Gemeaux que l'on lira ci-après avec beaucoup de profit, se rapporte il est vrai à l'Allemagne. Pourtant, ainsi que le font voir les multiples élargissements aux aires culturelles voisines et les remontées dans le temps aux sources de ce grand fleuve intranquille, il ne peut s'aborder sans que l'on ait présents à l'esprit ces rapides développements. Ce que Christine de Gemeaux nous fait en effet saisir à l'aide de ses explorations sur les époques postkantienne et romantique comprises entre la réflexivité d'Iéna et le catholicisme politique de Vienne, c'est d'abord l'existence de continuités et de survivances qui doublent en profondeur les ruptures. Le cas de Daniel Jenisch, désormais inséré dans un contexte d'histoire culturelle qui redonne tout son prix à sa trajectoire doublement singulière, a, de ce point de vue, une valeur paradigmatique. On en dira autant des Lumières écossaises présentes – Christine de Gemeaux y insiste – avec la *Philosophie de la rhétorique* (1776) de George Campbell, traduite justement en allemand par le même Jenisch en 1791.

Adam Müller, sur lequel l'auteur porte le plus fortement son attention, n'était pas inconnu des germanistes français. Louis Sauzin avait évoqué en 1937 son œuvre en recourant à la figure imposée de l'ancienne thèse d'État. Jacques Droz lui avait consacré une place dans son étude sur le « Romantisme allemand et l'État » (1966). Et chacun sait la critique que lui a adressé le douteux Carl Schmitt dans *Die politische Romantik* en 1913. Christine de Gemeaux ne reprend pas ce qui a été dit par d'aussi remarquables (ou contestables) prédécesseurs. Elle le met à profit, certes, mais pour d'autant mieux jeter des ponts vers des textes de Müller, fondamentaux en ce sens aussi que celui-ci définit de nouveaux fondements : l'antinomie (*Die Lehre von Gegensätze*, 1804), l'essence du politique (*Elemente der Staatskunst*), la rhétorique traitée dans les *Douze Leçons [Zwölf Reden über die Beredsamkeit und deren Verfall in Deutschland]*. Ces thèses contiennent en particulier un véritable programme esthétique, philosophique et politique qui se propose de répondre aux besoins d'une Allemagne en désarroi. C'est pour ce faire que Müller redonne vie – pour l'investir d'un sens renouvelé – à la notion (mais c'est aussi une fonction) de « médiation » (« *Vermittlung* »)<sup>8</sup>. Les *Discours*

8 Sur cette question et l'importance des positions de Goethe à ce sujet, voir Jean-Marie Valentin (dir.), *Johann Wolfgang Goethe. L'Un, l'Autre et le Tout*, Paris, Klincksieck, 1999, p. 7-41.

sont ainsi un exposé programmatique dont la cible est l'Allemagne vaincue d'Iéna (1806), aux liens institutionnels dissous (fin du Saint-Empire) et en quête d'une consolidation du sentiment de communauté à travers les arts, les lettres et la pensée. Preuve de l'attachement viscéral de Müller à la rhétorique complète : le prix qu'il attache à une *actio* qu'il pratique lui-même. Christine de Gemeaux consacre à cette question une dizaine de pages (273-282) tout à fait convaincantes.

On se permettra tout juste de rappeler en complément que la renaissance de la déclamation en public de poèmes, pièces de théâtre, discours ou leçons et toutes autres sortes de textes, se produisit par référence à la Rome impériale – pensons à Sénèque devant Néron. Les orateurs (ou les tragiques) latins pour leur part avaient emprunté cette pratique aux Grecs, Platon, pour ne citer que lui, en avait parlé dans *Gorgias* (447c), *Phèdre* (99d), *Hippias majeur* (282b.) Ils avaient, pour désigner la chose, inventé le terme spécifique d'*epideixis*. Comme l'enseigne l'étymologie, c'est d'une action de « monter » (*deiknumai*) qu'il s'agit – en ce sens, les Latins ont parfaitement rendu en leur langue le mode « épideictique » lorsqu'ils introduisirent le qualificatif de « *demonstrativum* » appliqué à « *genus* ». Et ce n'est pas pécher par anachronisme que de parler, à propos de l'*epideixis*, d'exhibition et même de « show » s'il faut absolument recourir à un anglicisme contemporain de fait parfaitement expressif. Un peu après Müller, Liszt se servira (à Londres) d'un terme de son cru, celui de « récital », pour désigner ses propres « performances ».

La *Rhétorique* d'Aristote autorisait pleinement ces ajustements sémantiques. Le Stagirite recourt en effet à trois registres : celui de l'*ethos*, qui renvoie à la personnalité de l'orateur et au groupe, celui du *pathos*, qui relève de l'affectif, et celui du *logos*, qui oriente la marche du raisonnement appuyé sur l'enthymème. L'*actio*, que Müller remet à l'honneur, comporte toutes ces dimensions – elle a pour objectif ce « nous » qu'il faut, on l'a dit, rebâtir.

Certes, notre sensibilité moderne notera que ces textes, et d'autres encore, ne ménagent pas les Lumières – mais la critique contemporaine (de Francfort et de gauche) en a dit autant de mal. Et ce serait manquer son objet que de ne pas discerner dans les exposés et traités de Müller une tentative pour penser autrement la modernité dont le terme, bien loin d'être atteint, se dérobe et prend aussi pour advenir le chemin de sa propre négation. Müller n'avait pas oublié le projet de poétisation universelle défendu par l'*Athenäum*, ce qui lui faisait reconnaître à la littérature, comme plus largement à l'art et au social, une valeur infrangible. De ce point de vue, son éloge et sa pratique du discours font de la circulation du verbe dans le corps collectif la variante politique de l'effusion de la parole avec, comme cible idéale, la conciliation du subjectif et de l'objectif.

Avec ce livre, Christine de Gemeaux jette sans conteste un éclairage neuf sur les enjeux de l'époque dont elle parle. La présence vivifiante de la rhétorique, dont cette spécialiste d'Ernst Robert Curtius sait, mieux que quiconque, repérer les occurrences, est heureusement rapatrié dans le vaste complexe d'une histoire des idées arrachée au banal exposé des contenus et à la non moins banale généalogie des systèmes de pensée qui sont depuis trop longtemps son lot. L'exemple d'Ernesto Grassi, débattant avec Heidegger de l'humanisme pour d'autant mieux mettre en valeur la nature gnoséologique d'une *techné* culminant, comme chez Vico, dans la « métaphore inouïe », reste prégnant.

Les lecteurs de Christine de Gemeaux attendent d'elle désormais qu'elle leur donne une édition française des *Douze Discours*. Ce serait un complément précieux à une ouverture des études germaniques françaises qu'elle illustre avec talent et qui mérite d'être saluée à sa juste valeur.